

**« DU CAFE RECHAUFFE**

**POUR FERDINAND »**

- « Au fait, Agnès, vous n'oublierez pas demain de m'apporter du linge propre, l'infirmière me l'a demandé.

- Mais voyons, Monsieur Lebord, je vous l'ai montré en arrivant ; je l'ai mis dans cette penderie.

- Merci, je ne le savais déjà plus...Par contre, mon courrier, vous l'avez posté ?

-Comme vous me l'aviez dit, je l'ai pris dans le tiroir de la commode. Il restait une lettre non cachetée, je me suis permis de la timbrer, la contresigner et de l'expédier avec les autres.

-Merci Agnès, mais je ne vois pas de quelle lettre vous parlez.

- Je ne sais pas Monsieur, je ne me suis pas permis de la lire.

- Heureusement que vous êtes là. J'oublie tout maintenant. Et ce n'est pas une épouse qui pourrait me rappeler quoi que ce soit puisque je ne me suis jamais marié.

- Vous le regrettez ?

- Certains jours...Mais, m'aurait-on supporté ? Autrefois, j'étais désordonné, ma chambre était un vrai fouillis ; à présent je suis terriblement maniaque.

- Ce n'est pas moi, si vous m'y autorisiez, qui dirais le contraire... »

Monsieur Lebord appréciait beaucoup Agnès, sa femme de ménage, qui venait le voir chaque soir à l'hôpital depuis son accident cérébral. Il avait peu de visites bien qu'il écrivît à de nombreuses personnes qu'il était hospitalisé mais beaucoup de ses amis étaient trop âgés pour se déplacer aisément. Il attendait donc une éventuelle venue sans très bien savoir qui se hasarderait à venir le voir et il se perdait en conjectures quant à ce fidèle ami qui franchirait le seuil de sa chambre.

Ce n'était guère le temps qui pouvait dissuader les visiteurs potentiels car l'on était en Automne au moment glorieux de cette saison, lorsque le vent reste coi, respectueusement, au cœur de la forêt, qu'il prend encore pitié des feuilles rousses ou rutilantes qui se tournent vers les rayons du soleil couchant pour paraître plus flamboyantes encore. C'était, de plus, le moment où la mousse conserve son velours vert qui n'a pas encore été souillé, délavé, par une impétueuse ondée. Monsieur Lebord ignorait alors qu'un visiteur venait justement de se mettre en route. Ce visiteur était une dame, Madame Buvinage, veuve depuis dix ans déjà, qui avait décidé ce jour-là de consacrer son après-midi à cette exceptionnelle sortie, renonçant pour une fois à sa passion de cruciverbiste. Néanmoins, cette sortie n'était pas vraiment inopinée. Elle avait formulé ce projet quelques jours auparavant. Un étrange événement avait motivé cette décision. Elle appréhendait un peu, toutefois, de devoir effectuer un trajet en autobus car elle demeurait à la campagne et c'était en

ville que se trouvait la clinique où Monsieur Lebord se morfondait chaque jour. Madame Buvinage quittait rarement son hameau, son logis, l'ancienne ferme de ses parents, isolée parmi des peupliers qui ne perdaient jamais de leur superbe allant jusqu'à dédaigner d'observer leur feuillage dans une mare aux canards un peu trop boueuse. Cet endroit qui, curieusement, attirait cette dame ce jour-là, n'avait rien de séduisant, bien sûr, mais elle y verrait un être, celui qui cheminait sans cesse en son esprit depuis quelques jours.

Tout en marchant dans le petit bois qui séparait sa demeure de la route où passait le car, plutôt que d'admirer cette nature qui se voulait merveilleuse telle une courtisane, elle ne cessait de s'enivrer d'un simple et lointain souvenir, brève touche du passé, qui n'était autre qu'une tasse brûlante de café que l'on avait réchauffé. Quelle idée me direz-vous ! Mais ce n'était pas une quelconque tasse, celle que l'on prend chaque matin pour le petit-déjeuner. C'était une jatte à lignes bleues, celle que l'on réservait chez ses parents au visiteur inattendu, au marchand de charbon, au brasseur, et le plus souvent au facteur car chaque fois que ce dernier, surtout en hiver, frappait à la porte, c'était un devoir de lui servir une grosse tasse de café que l'on faisait réchauffer aussitôt pour reconforter ce messager chargé de colis ou de lettres, lettres d'amour que l'on a hâte d'ouvrir, lettres pleurant la perte d'un parent. Joséphine, je voulais dire Madame Buvinage, avait justement pris soin de mettre une Thermos de café bien chaud, non réchauffé cette fois, dans son petit sac avec, cela allait sans dire, quelques petits biscuits de sa fabrication.

Monsieur Lebord, quant à lui, jetait de temps à autre un coup d'oeil vers la fenêtre de sa chambre de la clinique, se demandant s'il aurait encore la possibilité de fouler un jour un sentier jonché de bogues éclatées, de marrons lustrés, de glands à peine terreux. Il n'aurait pas encore de visite ce jour-là, se disait-il, et il se persuadait que ses quelques amis avaient choisi de goûter à cette apothéose automnale plutôt que de respirer l'air aseptisé d'une clinique, de partager quelques minutes avec un être malade à l'image de celui qu'ils seraient à leur tour dans un proche avenir, sans doute, au vu et au su de leur vieil âge. Monsieur Lebord songea qu'il aurait probablement fait de même et il ne leur en voulait guère.

Pourtant, vers le milieu de l'après-midi, l'on frappa à la porte de sa chambre.

Quand la porte s'ouvrit, une dame, Madame Buvinage bien sûr, lui apparut. Monsieur Lebord répondit à son bonjour tout en considérant cette personne qu'il n'avait guère l'impression de

connaître. Ni ses cheveux d'un noir à peine passé et qu'un maussade foulard découvrait à peine, ni ce regard qui hésitait entre un timide minois, hélas anachronique, et un sourire malicieux légèrement ridé, ni sa carrure qu'un manteau de faux cuir exagérait encore, ne parvinrent à susciter quelque souvenir, quelque nom ou prénom à notre malade intrigué. Une voix fluette peu en accord avec cette corpulence plutôt masculine se fit entendre quand elle prononça pour la seconde fois :

- « Bonjour Monsieur Lebord...
- Vous connaissez mon nom ?
- Oui, bien sûr. Sinon, comment aurais-je trouvé votre chambre ?
- C'est vrai, question stupide !... Mais, j'ignore qui vous êtes.
- J'aurais dû commencer par là mais mon nom ne vous dira rien... Madame Buvinage.
- En effet, ça ne me dit rien du tout.
- Acceptez-vous néanmoins que nous bavardions un peu.
- Volontiers, ici le temps semble long.
- Vous parvenez à vous lever ?
- Bien difficilement.

- C'est dommage, vous ne pouvez qu'à peine profiter du paysage que l'on voit au lointain, depuis votre fenêtre, d'autant que la forêt est superbe en ce moment. J'ai toujours adoré les arbres au début de l' Automne lorsque la Nature devient impressionniste, que les arbres perdent un peu leurs contours et se fondent en un immense feuillage aux brûlants coloris. Certes, je ressens un peu d'amertume en songeant que bientôt, sans doute, je n'irai plus flâner sur ces sentiers jonchés de feuilles qui ont déjà cédé au premier assaut d'une grondante rafale. Je ne sentirai plus cette odeur dont la mousse aura hérité au fil des jours noyés d'un tenace crachin, ni celle des champignons qui auront trop vite perdu leurs coiffes laiteuses. Excusez-moi, je vous fatigue avec mes descriptions de collégienne.

- Pas du tout, j'ai toujours éprouvé ces mêmes sensations mais vous et moi avons passé l'âge de ces promenades et regarder la forêt depuis ma fenêtre engendre, hélas,un trop amer constat sur l'avenir.

- Puis-je vous poser une question un peu indiscreète ?

- Indiscreète sans doute puisque je ne sais qui vous êtes, mais à notre âge l'indiscrétion s'assimile souvent à la révélation de souvenirs heureux ou malheureux que nous avons toujours gardés au fond de notre esprit.

- C'est très juste et c'est un peu pour cela que je suis venue vous voir.

- Vous m'intriguez et je ne vois pas pourquoi vous faites tous ces mystères.

-Ne faites-vous pas semblant?Je suis certaine que vous avez compris le sens de ma visite et que

vous m'avez reconnue. A notre âge, la timidité serait surprenante, je dirais même ridicule, affectée.

- Il est vrai que le temps érode la timidité. Néanmoins, je ne sais si je dois vous questionner davantage en dépit de mon impatience de comprendre vos sous-entendus, de savoir qui vous êtes, tout simplement, car, franchement, je ne me remémore pas du tout votre visage ; veuillez m'en excuser.

- Je pourrais en effet dissiper à présent vos interrogations en vous révélant mon identité et la raison de ma présence. Mais, j'avoue que cela manquerait de charme, ternirait les sentiments qui m'ont incitée à venir et surtout annihilerait cette surprise, ce petit effet.

- Quel enfantillage ! Une coquetterie bien féminine !..Allez, cessons ce petit jeu...Qui êtes-vous donc ?

- Voyons, Ferdinand, je suis Joséphine.. »

En prononçant le prénom de Monsieur Lebord, Joséphine se sentit mal à l'aise soudainement et il lui sembla, malgré l'assurance qu'elle semblait avoir depuis son arrivée, qu'elle retrouvait soudain des restes de sa timidité qu'elle croyait disparue à jamais. Monsieur Lebord l'observait, les yeux brusquement ravivés, retrouvant un léger éclat bleuté qui semblait pourtant à jamais enfoui sous des paupières épaisses et plissées. Perdant le timbre déterminé de sa voix quotidienne, il susurra :

- « Joséphine Fermois...C'est incroyable... C'est merveilleux...Quelle surprise !

- Vous êtes content ?

- Je t'en prie, tu viens de m'appeler Ferdinand, tu peux bien me tutoyer, il y a si longtemps que l'on se connaît.

- C'est bien vrai et pourtant je me demande soudainement s'il nous arrivait de nous tutoyer lorsque vous apportiez le courrier, par tous les temps, malgré l'éloignement de notre petite ferme.

- Et voilà que tu me vouvoies de nouveau...Je crois en effet que nous nous appelions par nos prénoms, comme cela était fréquent à la campagne, mais jamais l'on ne se tutoyait. Tu as donc quelques souvenirs de mon passage lors de ma distribution du courrier et moi-même, vois-tu, je n'ai guère oublié la gentillesse de tes parents ; s'il faisait un peu froid, ton père, lorsqu'il m'entendait déposer le courrier sur le rebord de la basse fenêtre, me criait :

- « Entre, Ferdinand, il reste du café, Joséphine va te le réchauffer. »

Je tardais à répondre mais tu t'empressais de verser du café dans une casserole en émail, toujours la même d'ailleurs, et tu y réchauffais le café jusqu'à cette ébullition qui répandait dans ta cuisine cette odeur si familière aux gens du Nord. En vérité, je n'aimais pas beaucoup ce goût du café trop réchauffé mais je ne le refusais jamais ; il était tellement le symbole d'un accueil spontané

sincère, chaleureux. C'est curieux comme le simple fait d'en parler me plonge soudain dans ce passé, dans ta maison. Je revois tes parents, ton père, un costaud, avec son pan de chemise dépassant de sa culotte de velours par tous les temps...Et ta mère, plus effacée, souriante et discrète, obéissant, je dois dire, comme une enfant, aux injonctions de ton père ; quand son mari était assis à l'angle de la table, le coude appuyé sur le rebord de celle-ci, qu'il remplissait de tabac sa pipe et qu'il me parlait de l'actualité, elle restait debout, à côté de la cuisinière dont la barre latérale lui servait d'appui et elle semblait ne pas oser prendre part à cette discussion sur des sujets politiques. En ce qui me concerne, j'avoue que je préférerais toujours acquiescer de peur de fâcher ton père dont je connaissais les idées, réactionnaires à mes yeux..Tu me pardonneras cette sincérité dans le récit de mes souvenirs. Je revois tout cela, même ton chien, un bouvier des Flandres, plus menaçant qu'agressif, mais, tu sais, je n'étais pas fier en le rencontrant dans l'allée;certes, il ne m'a jamais mordu mais je le redoutais à chaque fois... « Sultan », c'est bien ça, il s'appelait ainsi ?

- Tout cela est bien vrai, pour Sultan bien sûr, mais surtout pour mes parents..je suis émue en pensant à eux, en découvrant comment tu les voyais. Toutefois, excuse-moi, il me semble que tu as oublié quelqu'un dans cette évocation...

- Ah bon, mais qui cela ?

- Tu ne devines pas ?

- Toi-même, Joséphine ?

- Oui, naturellement.

- C'est différent, tu es présente et il m'est plus difficile de parler de toi, tu comprends.

- Depuis Mardi dernier, je comprends mieux certaines choses. Aussi n'ai-je pas hésité à venir te voir.

- Depuis Mardi, dis-tu ; voilà une véritable énigme...On s'est mis si vite à bavarder qu'au fond je n'ai pas même eu le temps d'être étonné de ta visite alors qu'il y a longtemps que l'on ne se voyait plus...Depuis ton mariage, je crois bien ne t'avoir jamais revue ; j'avais vite oublié, je dois dire, ton nom de dame ne conservant en mon esprit que celui de Fermois, ton nom de jeune fille. Tu étais alors partie bien loin, n'est-ce pas ?

- Tu as raison, je suis allée vivre à Toulouse, la ville natale de mon époux.

- Et tu es revenue dans la région ?

- En effet, il y a cinq ans, à la mort de mon père, ma mère étant décédée longtemps avant.

- Donc, tu as retrouvé la ferme de tes parents à Hasecourt, avec ton mari, cette fois.

- La ferme, oui, mais mon mari, je l'ai perdu il y a dix ans déjà...C'était un fort brave homme, tu sais

-S'il t'a rendue heureuse, j'en suis heureux pour toi.

- C'est très gentil de me dire cela...Je ne regrette pas d'être venue te revoir. Alors, tu ne veux pas ou ne peux pas me dire un peu ce que je t'ai laissé comme souvenir, tu évoques si bien mes parents.

- Que veux-tu que je te dise, tu étais timide, très timide, peu causante mais ton regard exprimait tes sentiments plus que ne l'auraient fait mille paroles...Quand j'arrivais, tu étais souvent occupée aux besognes ménagères et tu ne les abandonnais que pour me servir ce café réchauffé. Aussitôt, tu reprenais tes activités et moi-même, après avoir bu ma tasse de café brûlant, je continuais au plus vite ma tournée. Il y a une petite anecdote qui me revient soudainement. Un jour de Février, un épais verglas était tombé alors que j'effectuais ma tournée et j'avais failli chuter à diverses reprises. Tandis que tu faisais réchauffer mon habituel café dans l'inusable casserole, toujours prête sur la cuisinière, ta mère me demanda si j'étais bien chaussé pour braver les routes glissantes. Vite, tu versas mon café et tu allas fouiller dans la garde-robe de ta chambre, à l'insu de tes parents, pour y trouver une vieille paire de chaussettes ; puis, avec une autorité que je ne te connaissais pas, tu insistas pour que je prisse celles-ci et en entourasse mes chaussures pour éviter de glisser. Ton père a ri copieusement, ta mère fut stupéfaite devant tant de zèle pour ma petite personne et moi je fus tellement surpris, confus, maladroit, qu'en essayant d'enfiler ces chaussettes, je renversai ma tasse de café réchauffé sur le chat, toujours caché sous la table. Le pauvre miaula de tout son saoul et je me trouvais ridicule, n'osant pas même m'excuser.

- En quelque sorte, comme moi, tu étais plutôt timide. Tu en souffrais ?

- Pas vraiment mais mon existence aurait sans doute été différente. Enfin, c'est du passé et ne cédon pas à la nostalgie...L'essentiel est de passer un petit moment agréable à bavarder, n'est-ce pas ?

-Certainement...Suis-je bête! J'allais oublier de sortir une petite surprise de mon sac..Des biscuits... ma petite spécialité, et du café .

-Réchauffé, bien sûr ! Je plaisante évidemment. C'est trop gentil tout cela, merci du fond du cœur. Alors là, Joséphine, on va se faire la bise. »

Il eût été difficile en cet instant de deviner qui de Joséphine ou Ferdinand fut le plus ému, le plus heureux. Leur bonheur sembla si intense qu'aucun n'osait rompre le silence qui succédait à ces conciliabules tant émouvants que désordonnés. Joséphine, néanmoins, jugea le moment propice pour évoquer ce qui avait réellement motivé sa venue. Sans hésiter davantage, elle fixa le regard de

Ferdinand et lui déclara de manière presque abrupte :

-« C'est curieux, à mon arrivée, tu ne m'as pas demandé comment j'avais su que tu étais hospitalisé.

- C'est exact, mais était-ce l'essentiel ?

- Non, mais j'avoue que cela m'eût aidé à te donner la véritable raison de ma venue. »

Monsieur Lebord devint pensif, et même, il eut l'impression que cette fraîcheur, cette simplicité, cette spontanéité de leur dialogue risquaient de prendre fin soudainement. Quelle raison avait donc incité Joséphine à venir lui rendre visite, se disait-il. Sans le laisser songer davantage ou exprimer à haute voix des suppositions qui auraient pu déprécier les sentiments éclos en cette rencontre, elle murmura :

- « La sympathique personne qui m'a indiqué votre présence à la clinique...pardon, voilà que je ne te tutoie plus et je me demande bien pourquoi...excuse-moi, je reprends...Cette personne se nomme Agnès...

- Agnès, ma femme de ménage ?...Mais de quoi se mêle-t-elle ?

- Voyons, elle a cru bien faire en te permettant d'avoir une petite visite...Tu ne vas quand même pas lui reprocher ce moment si délicieux que tu semblais apprécier jusqu'alors.

- Pardon, je m'emporte sottement contre cette brave Agnès qui est si dévouée. Je le regrette vraiment. C'est assez fréquent, hélas, car je traverse des périodes où je suis aigri, irritable et n'en trouve guère la cause. Pourquoi gâche-t-on si souvent dans la vie des moments heureux par une parole malencontreuse, par un regard désobligeant, par une pensée inconvenante au lieu de savourer jusqu'à l'envoûtement cet instant d'extase ? Ne le crois-tu pas Joséphine ?

- Je n'ai pas le sentiment, en ce qui me concerne, d'avoir jamais rompu quelque séquence de félicité. Tu appartiens, je pense, à cette catégorie de personnes qui sont dans le doute perpétuel, quant à leurs relations avec autrui, quant à la sincérité des propos de leurs proches, j'ajouterais même, quant à la perception de leurs propres sentiments.

- Nous voici à présent dans une réflexion teintée de psychologie. Et si nous revenions aux choses concrètes...Agnès t'a renseignée, pourtant tu ne la connaissais pas, je suppose.

- Il y a exactement une semaine, en effet, elle m'était encore inconnue et puis, eh bien, il y a eu cette lettre, ta lettre...

- Ma lettre ? Mais quelle lettre ? »

Joséphine fut interloquée et se demanda pourquoi donc Ferdinand feignait d'ignorer cette lettre, la sienne. Elle ne comprenait plus, était abasourdie, s'en voulant même d'avoir évoqué cette lettre, et davantage encore d'être venue à la clinique. Mais, c'est alors que Ferdinand se souvint des propos d'Agnès relatifs à une lettre non affranchie, trouvée dans le tiroir de la commode. Il comprenait à présent et réalisait soudain qu'il s'agissait de la lettre qu'il avait relue, un soir, chez lui, et enfouie subrepticement sous son courrier lorsque Agnès était entrée dans la pièce. Il ne savait plus du tout comment parler de cette lettre, comment expliquer à Joséphine la méprise de sa femme de ménage. Balbutiant tel un écolier dissipé surpris par son instituteur, Monsieur Lebord lui demanda :

- « Dîtes-moi Joséphine », il n'osait même plus à présent la tutoyer, « Vous avez été stupéfaite, je suppose, en recevant ce courrier ». Joséphine cherchait, elle aussi, les mots adéquats pour répondre, craignant de décevoir Ferdinand, et, qui sait, de le mettre en colère, de le rendre confus, gêné, peut-être même de l'humilier, et elle préféra ne répondre qu'en brèves phrases sibyllines à l'excès. Elle commença d'ailleurs par ces mots :

- « Un papier un peu jauni et surtout, la date, oui, la date, c'est cela qui m'a tout de suite étonnée.

- 25 Février 1958

- C'est bien cela, j'ai constaté qu'elle n'était guère récente.

- En effet, elle a été écrite il y a quarante-neuf ans.

-Et, après l'avoir lue, j'ai deviné, il me semble, pourquoi tu venais seulement de me l'envoyer.

- Pas du tout, jamais je ne te l'ai envoyée.

- Jamais ? Alors, je ne comprends plus rien et j'ai peur de t'avoir importuné, excuse-moi.

- Importuné ! Pas du tout, au contraire et dire qu'il aura fallu cet excès de zèle ou cette maladresse d'Agnès pour que tu reçoives cette lettre si ancienne, que je t'avais écrite, jadis, quand nous étions de jeunes gens, et que jamais je n'ai osé t'envoyer. J'avais imaginé à l'époque pouvoir te confier mes sentiments par écrit n'ayant pas la hardiesse, le courage, de le faire de vive-voix ; néanmoins, j'abandonnai cette idée, ce stupide subterfuge, et cette missive, cette déclaration d'amour, il faut bien l'appeler ainsi, resta au fond d'un tiroir. Elle aurait dû y rester à jamais. Je ne sais que dire Joséphine, je dois te paraître ridicule.

- Non, Ferdinand, les sentiments que tu éprouvais pour moi, que tu décriais si bien dans cette lettre, je les devinais autrefois mais tu étais timide, tu n'osais me les dire et je n'aurais pas pu te parler la première, par timidité et par le fait qu'à notre époque mes propos auraient été pris

pour une vulgaire effronterie, propre peut-être même à me déconsidérer à tes yeux. Tu n'eusses pas voulu, sans doute, épouser une fille effrontée. Comme toi, j'en ai souffert mais le temps passa et je ne voulus point rester célibataire. J'épousais donc Victor, qui m'aimait, j'en étais certaine, et je croyais en ses promesses. En ce qui me concernait, je ne ressentais pas un sentiment aussi fort pour Victor que celui que j'éprouvais encore pour toi mais je pensais qu'un amour pour ce jeune homme si sincère envers moi viendrait plus tard ; il serait plus rationnel, moins romantique, probablement, mais suffisamment réel pour que nous menions ensemble notre vie. Je ne voudrais pas te faire de peine mais je dois t'avouer que cette déclaration d'amour que tu n'osas jamais m'envoyer m'a énormément touchée, malgré mon âge, et que j'y ai retrouvé toute la sincérité qui te caractérisait alors, ce qui ne signifie nullement que tu aurais changé. Ta timidité, la mienne aussi sans doute, ont imprimé un autre chemin à notre vie. Comme je te l'ai dit, mon mari fut un bon époux et ce serait offenser sa mémoire et même mentir que de dire que j'ai des regrets de n'avoir pas fait le chemin avec toi. Mais il reste en moi quelque chose, une petite flamme, de nos rencontres de jadis.

- Merci Joséphine, tu me combles de bonheur aujourd'hui. »